

félicitations de ses professeurs ; il devait se considérer comme un être supérieur.

Son échec à l'École polytechnique lui fut excessivement sensible ; nous le savons par ses déclarations au cours du procès. A la suite de cet échec, se manifesta chez lui un dégoût de la société qui méconnaissait son génie ou lui refusait les moyens de le faire éclater. Il se lança dans la vie publique, c'est une carrière ouverte à tous ; comme il n'avait pas de fortune, il ne tarda pas à éprouver de grandes désillusions ; il ne rencontrait plus sur sa route des gens pour le choyer et l'aduler comme l'avaient fait les bons maîtres de son enfance ; perdu dans la masse, il n'était plus qu'une épave battue par les flots. Instinctivement blessé dans son orgueil, son dégoût de la société augmenta. Son frère était un anarchiste militant ; c'était un exemple qui s'offrait à lui, c'était une exhortation. Il lut avec ardeur les livres, les brochures, les journaux de l'anarchie, il en écouta les orateurs avec passion ; il entendit prêcher l'idéal de bonté, de générosité, de fraternité, mais aussi, en même temps, proférer des paroles de haine et de violence. Il avait appris dans l'histoire, il avait vu à son époque qu'on glorifiait ceux qui avaient été de grands révoltés. Alors, une idée d'une intensité considérable, étouffant toutes les autres, s'empara de son cerveau si bien préparé à la recevoir, idée fixe, idée invincible, celle qu'il fallait tuer pour hâter le jour tant désiré de l'anarchie. Son orgueil y trouvait son compte et sa satisfaction ; il le poussait, nouvel Erostrate, à la réalisation de l'acte que l'idée lui commandait d'accomplir ; lui aussi serait un grand révolté, lui aussi aurait son nom dans l'histoire, et peut-être un jour sa statue, pour avoir réveillé l'humanité engourdie et avoir fait, en vue de son bonheur, le sacrifice de sa vie ! Cette idée qu'il est nécessaire de verser le sang au nom de l'anarchie, c'était chez lui l'idée maîtresse, l'idée obsédante : « Si j'ai tué, c'est pour une grande idée », écrivait-il à sa mère dans ses derniers moments ; « je demande à mourir pour une grande idée », criait-il à la cour d'assises.

Ainsi Henry, qui proclamait si haut qu'il était maître de lui, qu'il était pleinement responsable, n'était en réalité que le jouet d'une idée et son esclave ! Bien loin d'être libre, d'être une puissance, sa volonté n'était que la résultante des forces que cette idée possédait ; elle n'était qu'un instrument.

Ce qu'on appelle communément la volonté est donc à la merci d'une idée fixe ! Quelle est la nature de cette idée fixe ? C'est d'avoir une puissance telle, que des idées autres n'ont pas le pouvoir de faire disparaître l'obsession et que souvent aussi les idées antagonistes n'auront pas assez de force pour neutraliser l'impulsion.

Si l'idée fixe est sensée en elle-même, elle poussera à un acte sensé ; si elle est insensée, elle poussera à un acte insensé qui aura des chances de s'accomplir, car la somme des idées antagonistes n'aura pas l'énergie suffisante pour entraver l'impulsion donnée par l'idée insensée.

Dans un cerveau malade, les idées fixes s'implanteront avec une extraordinaire facilité : une idée quelconque impressionnera le cerveau d'une façon d'autant plus profonde que les cellules cérébrales antérieurement impressionnées par des idées antagonistes auront moins d'énergie pour faire réapparaître ces idées avec une intensité capable de combattre l'idée fixe et de la faire disparaître.

Choisissons trois exemples d'idées fixes chez des cerveaux malades, dans la série des observations que renferme le livre de MM. le professeur *Raymond* et le docteur *Pierre Janet* (*Névroses et idées fixes*, t. II).

1^o *Observation 53*, p. 181. — Il s'agit d'une jeune fille de 22 ans Qs, dont le père, très nerveux, sans maladie déterminée, est mort après une attaque d'apoplexie qui le laissa huit jours hémiplégique.

Cette jeune fille a eu, à douze ans, une fièvre typhoïde suivie de petits accidents nerveux (tics, rêves persistants, doutes, hésitations, petits évanouissements, incontinenances d'urine rares et accidentelles). Vers l'âge de seize ans, la maladie mentale et nerveuse se précisa.

Qs présente les symptômes d'une faiblesse cérébrale et mentale toute particulière, une psychasthénie ; elle a en outre des *idées fixes* qui se sont développées automatiquement grâce à la faiblesse précédente.

« A l'âge de 16 ans, Qs remarque qu'elle ne peut pas lire dans le journal des histoires de crimes parce que cela lui donne l'idée d'en faire autant. Quelques émotions, quelques amourettes peut-être, augmentent la faiblesse de l'esprit et exagèrent encore cette prédisposition aux suggestions et aux idées fixes. La voici qui, depuis quelque temps, se sent poussée à faire une foule d'actions et en particulier des actions mauvaises. Dès qu'elle pense à un acte, elle a envie de l'exécuter, elle a besoin de dire et de faire tout ce qu'elle pense.

Ce besoin se précise surtout sur deux actes : faire du mal à sa mère, la blesser, l'étrangler, la tuer et se tuer elle-même en se jetant par la fenêtre. Ces impulsions auxquelles elle doit résister, la préoccupent continuellement, l'énervent, lui enlèvent toute lucidité d'esprit. Elles sont si fortes que la malade demande de l'aide pour y résister ; il faut qu'on lui cache la fenêtre, qu'on éloigne sa mère, qu'on la surveille pendant la nuit, etc. Quelquefois l'impulsion va plus loin encore, il y a commencement d'acte : mouvement en avant, contraction des mains comme pour frapper et elle demande qu'on l'attache. Il a fallu la camisoler pour l'aider à résister à des impulsions qui formaient de véritables attaques délirantes ; d'ailleurs, ce sont ces commencements d'actes, ces images musculaires qu'elle sentait se développer et qu'elle exprimait en disant : « J'ai envie de faire cela. »

Ajoutons une conséquence de l'idée fixe, une de ces idées fixes secondaires si fréquentes. Elle se reproche ces actions comme des crimes ; elle en a beaucoup de remords, quoiqu'elle n'ait rien accompli ; aussi ne peut-elle prendre aucun plaisir, songer à aucune distraction sans souffrir. Elle pense qu'elle en est indigne et cette pensée l'énerve encore plus. »

2^o et 3^o *Observations 54 et 55*, p. 184. — Il s'agit de deux malades, M^{me} Sy, âgée de 20 ans et M^{me} Cos, âgée de 44 ans.

Toutes deux déclarent qu'elles ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes, qu'elles ne peuvent plus toucher des ciseaux, des épingles, des couteaux, parce qu'elles ont une envie folle de donner des coups aux gens qui les approchent, de les blesser, de les tuer.

Toutes deux ont des angoisses au moment des accès, des remords imaginaires après l'impulsion.

« L'origine même de l'impulsion est dans les deux cas assez com-

parable. Revenons à la première malade, Sy ; c'est la fille d'un père alcoolique ; elle s'est portée assez bien jusqu'à l'époque de son mariage, à 21 ans. Depuis elle a été désespérée en voyant que son mari avait le même vice qui avait déjà fait le malheur de toute sa famille. Elle a essayé de sermonner cet ivrogne, sans succès, bien entendu, puis elle s'est fâchée et l'a pris en haine. « Ce n'est pas ma faute, dit-elle, je sais que s'il ne buvait pas, ce serait un brave homme, mais je ne puis m'empêcher de le détester. »

La seconde, Cos, est aussi la fille d'un père alcoolique, mais en outre, d'une mère hystérique. Elle a été raisonnable jusqu'à trente ans, mais elle s'est mariée avec un veuf qui lui a amené un petit garçon. Elle voudrait bien aimer cet enfant mais, que voulez-vous ? il n'est pas à elle et elle-même n'a pas eu d'autres enfants. Elle ne peut s'empêcher de le prendre en grippe.

Voici ce sentiment de haine qui se développe dans ces deux têtes faibles, il se généralise, il s'applique à tout le monde, il tend à se manifester par les actes appropriés, et voici l'impulsion à donner des coups de couteau.

La conclusion à laquelle nous arrivons dans notre étude de la volonté, est la suivante : les idées acquièrent chez l'homme (sans qu'il nous soit possible dans la plupart des cas d'apprécier le degré de son état de calme ou d'excitation cérébrale) une énergie plus ou moins grande selon les circonstances, énergie à laquelle il ne saurait résister et qu'il ne peut combattre qu'au moyen de certains médicaments anesthésiants, ou bien d'idées contraires qui peut-être seront capables de contrebalancer les premières.